

par lui, depuis le jour où il avait terminé brillamment ses études de droit, n'était point honorable.

On peut, lorsqu'on les possède, dépenser cinquante mille francs à ne rien faire, mais accumuler des dettes, compter sur la veine au baccarat, sur un coup de fortune au Derby ou au Grand-Prix, c'était une triste industrie que celle-là, et dans les rares moments d'accalmie que lui laissait l'emportement de sa vie fiévreuse, il rougissait de lui-même.

— De quel sang suis-je donc fait ? murmurait-il. Quel donc était mon père ?

Et ses doigts se crispaient dans ses cheveux.

— Marie-toi ! lui dit un jour un ami, Georges de Vaubertin, riche celui-là et qui avait été, pour ainsi dire, le parrain de Paul dans la vie qu'il menait, — marie-toi, tu es né pour cela !

— Tu es cruel. Se marie-t-on lorsque, comme moi, on n'a pas fortune ?... Lorsque, comme moi, on n'a ni une situation ni un nom ?... Tu me connais, tu sais tout cela, je te l'ai dit... Figure-toi que ma nourrice m'a fait baptiser à Paris, *sous condition*, comme ils disent, dans l'incertitude où elle était que j'eusse été baptisé aussitôt ma naissance...

— Tu es intelligent. Tu es énergique. Travaille.

— J'y songe. Cela me donnera peut-être la fortune. Mais je suis certain que cela ne me donnera pas la paix de l'âme.

Le soir de ce jour où il avait eu avec Vaubertin cette conversation, il vint rue du Mont-Cenis.

Il n'avait pas cessé d'habiter là, et ne demeurait dans son entresol du boulevard Malesherbes que d'une façon intermittente. C'était un pied-à-terre, en quelque sorte. La pensée de sa nourrice ne le quittait pas, même en ses débordements les plus furieux. Presque chaque jour il venait dans le petit logement de la rue du Mont-Cenis, et très souvent, — quand il ne sortait pas du cercle le matin, — il y couchait...

Ce soir-là, il avait à causer avec Albine d'un projet depuis longtemps conçu et qu'il voulait exécuter enfin.

En voyant son visage soucieux, Albine devina bien vite quelque nouvelle résolution désespérée, à moins que ce ne fût, pourtant, le souci d'une dette criarde, plus impérieuse que les autres.

Elle n'osa l'interroger ; mais lui, tout de suite et sans préambule, déclara ce qu'il voulait :

— Ma bonne, c'est ainsi qu'il l'appelait toujours — lui refusant ce titre de mère qui eût été si doux pour elle, — nous allons préparer nos malles et partir.

— Partir ! dit-elle étonnée et tremblante. Et où veux-tu que nous allions ?...

— Je veux faire une tentative suprême pour retrouver mes parents... Nous irons à Avallon et partout où il faudra. C'est toi qui me dirigeras dans mes recherches. Peut-être t'y es-tu mal prise, vois-tu... Je te le dis sans arrière-pensée... A nous deux... je l'espère... nous réussirons...

Albine s'était assise, défaillante, n'ayant plus la force de rester debout.

Le coup était si rude et si imprévu qu'elle ne trouvait

rien à répondre et restait là, hébétée, les yeux sans regard et les oreilles bourdonnantes.

Paul fut surpris.

— Qu'as-tu donc ? Est-ce que tu es malade ?

— Moi ? Pourquoi cette question ?

— C'est qu'on dirait que la demande si simple que je viens de te faire t'a troublée réellement...

— Quelle idée ! N'est-ce pas tout naturel que tu veuilles retrouver tes parents ? Tu as trop de défiance au cœur, mon cher enfant, envers ta vieille nourrice surtout. Quel intérêt aurais-je à empêcher ton voyage ? N'est-il pas de mon intérêt, au contraire, de favoriser, à ce sujet, tout ce que tu entreprendras ?

— Alors tu consens ?

— Certes, dit-elle, affolée, ne sachant trop ce qu'elle répondait.

— Et tu m'accompagneras ?

— Oui, car je rendrai ainsi la tâche plus facile.

— Eh bien, si tu veux m'en croire, nous partirons demain.

Albine se tut. Elle cherchait le moyen de sortir de cette atroce situation.

Rien ne lui venait à l'esprit. Partir, il n'y fallait pas songer. Qu'iraient-ils faire tous les deux à Avallon, où elle ne connaissait personne ; où Paul s'apercevrait bien vite que tout ce qu'elle avait raconté n'était qu'impostures et mensonges.

Que devenir, en effet, là-bas ? Où aller chercher la maison qu'elle lui avait décrite tant de fois, où elle prétendait qu'était venue la trouver la mère de Paul ?

A qui s'adresser, encore ?... A qui donc ce nom d'Albine Mirande rappellerait-il quelque chose ? Il aurait beau interroger le monde... personne ne la connaîtrait... Et s'il la mettait en demeure de s'expliquer, lorsque, le doute ayant germé en son esprit, il l'obligerait à avouer son passé, que répondrait-elle ?...

La vérité ? Jamais ! Alors quoi ? Elle ne savait.

Le danger était imminent. La situation était grave. L'œil soupçonneux de son fils ne la quittait pas. Il fallait accepter ce voyage, en le reculant le plus longtemps qu'elle pourrait, avec l'espoir que l'avenir changerait le cours des idées de son fils, ou que d'ici-là, du moins, elle trouverait le moyen de sortir d'embarras.

— Partir demain, dit-elle, je le voudrais comme toi, mais tu oublies que je ne suis pas libre de m'absenter selon mon caprice. Nous sommes à cette époque, au début d'une saison. L'ouvrage est pressé, les commandes sont nombreuses. Ma présence est indispensable à l'atelier et mon absence serait préjudiciable à mes intérêts. Le commerce est un tyran, vois-tu, et je suis au désespoir d'être obligée de te prier d'attendre quelques semaines... deux mois, trois mois au plus... alors je pourrai te consacrer tout mon temps.

Elle s'arrêta terrifiée par ce qu'il allait dire :

— A moins, toutefois, continua-t-elle, que tu ne juges le moment opportun pour faire ces recherches. En ce cas, je ne t'accompagnerai pas, mais je croirais manquer à mon devoir en ne te donnant pas tous les renseignements qui peuvent te servir...

Et comme il se taisait, réfléchissait :